

MAI 68, et moi, et moi, et moi



Hubert Lenglet

MAI 68, et moi, et moi, et  
moi

*La gloire des cons et des salauds*

*Roman*



## **Du même auteur :**

- *Le Pacte citoyen*
- *Lettre aux Algériens*
- *Du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*  
*Et du crime de disposer des autres*

... « ...C'est ce que les maçons veulent réaliser ; c'est bien à cela que la Révolution veut aboutir ; c'est cela et cela seul qui peut donner l'explication de la manière d'être et d'agir de l'État contemporain à l'égard de tout et de tous. En toutes choses, il s'applique à restreindre les droits particuliers : son dessein est de les supprimer entièrement. »

*La Conjuración antichrétienne.* Mgr Henri DELASSUS.

Ce livre est un roman parce qu'il raconte une histoire. L'histoire d'un homme dans l'histoire. Ce sont des sentiments plus que des faits, ni essai, ni étude, sentiments de gâchis, de colère, de haine. Comment haïr l'inconnu, le mystère ?

Mai 68, l'année de mes 18 ans, qui va bouleverser ma vie et tant d'autres alentour. On assiste en spectateur au démarrage de la chienlit. Trois abrutis tiennent la vedette, personne ne sait ce qu'ils veulent et eux non plus. Que ceux qui les connaissent les oublient à tout jamais et les jettent aux poubelles de l'histoire, déchets de la société.

On veut rapprocher les filles et les garçons dans les dortoirs, vaste programme de puceaux boutonneux. On veut baiser ! Le mythe de la blonde suédoise accessible à tous, le mythe de la reine BB, nouvelle Athéna d'un monde à naître font des ravages.

Le peuple en furie, la colère gronde, que dalle ! Les excités sont des petits bourgeois bien propres sur eux qui bandent plutôt mou.

Défense d'interdire, mort aux cons, vaste programme, il va y avoir du monde au portillon ! Quand les abrutis gueulent, ils sont sûrs d'avoir du monde, ils auront toujours

plus abruti qu'eux pour foutre le bordel. Pendant ce temps là on ne travaille pas mais on existe, n'est ce pas là l'essentiel ?

Ce mois de mai se traîne, presque à mourir d'ennui. *Alouette, alouette, je te plumerai* pour meubler les temps morts ! Heureusement, la télé et les radios sont là pour nourrir le feu, souffler sur les braises qui ne sont pas très chaudes. C'est pas la guerre des boutons, c'est la guerre des mous, des boutonneux, bien pire encore. On s'ennuie parce qu'on ne sait pas ce qu'on veut, alors on gueule n'importe quoi. Quand des abrutis ne savent pas ce qu'ils veulent, ils gueulent encore plus, ils sortent dans la rue et commencent à casser. Normal, quand on est en colère, gosses de riches mal élevés et désœuvrés.

Ca y est, on a trouvé une cible, le bourgeois, le patron, l'ennemi capitaliste, la société de consommation. Elle n'existe pas encore, mais elle est là, elle arrive, on la voit au bout du chemin, la télé et la bagnole pour tous, c'est pour demain et après demain. Il est difficile de contester quand tout va bien. Pas de chômage, pas de guerre, peu de misère, le grand Père veille sur la nation qui brille de mille feux et se refait une santé.

J'ai pu le voir et le mesurer deux ans auparavant, en sillonnant l'Europe, que tout allait bien pour nous. Rideau de fer, rideau de feu, si je meurs je vais en enfer ! Il est bien là l'ennemi, le libérateur de l'enfer capitaliste veille, toutes griffes rentrées, mais prêt à frapper. On est mieux chez nous, quand même, ambiance sibérienne à Budapest ou à Belgrade. Je visite les premières prisons sans barreau, rideau seulement, même s'il est en fer. Ces braves gens font des



yeux comme des soucoupes devant notre belle familiale Peugeot toute neuve. Comme si c'était un char d'assaut, « Français, Français, général De Gaulle », ils en ont plein la bouche, ils sourient presque à pleurer. Drôle d'ambiance, ils sourient, et pourtant, ils ne sont pas à la fête, dirait-on. « C'est Paris pendant la guerre », nous dit ma mère. Les murs des immeubles criblés d'éclats, les rues vides de voiture, et les vitrines pleines de vide, quelques boîtes alignées, de-ci de-là, pour faire comme si !

On loge dans un palais où la vie s'est arrêtée depuis au moins vingt ans, quelques touristes égarés, des costumes gris comme des passe-muraille, taillés à la faucille et au marteau, ambiance légèrement raide !

Ceux qui voudraient nous parler n'ont pas beaucoup le temps ; aussitôt un cerbère rapplique qui vient le coller, on comprend vite pourquoi, chez eux c'est défense de permis !

Si c'est pas obligatoire, c'est défendu. Ca a le mérite d'être clair. On découvre l'Europe de l'Est, misère et dictature de nos amis Kossyguine et Podgorny ; vive l'amitié franco-soviétique ! Je comprends vite que c'est à nos autres amis Américains à qui l'on doit cette heureuse initiative de l'Europe soviétique. Comme quoi nos libérateurs étaient soit de parfaits abrutis, soit de beaux salauds. Et d'un compte à régler !

J'ai bien peur que ce soit les deux, que ces cow-boys aient un tiroir caisse à la place du cerveau, ce qui n'aide pas à comprendre les choses et surtout le monde. Est-ce bien raisonnable de confier le monde à un marchand de chemises chez des péquenots du Kansas ?

Tout ça pour vous dire que je trouvais ma jeunesse un peu mal barrée. Et pourtant, nous avions le meilleur barreur de la planète, médaille olympique de la liberté, champion du monde, hors concours.

C'est tout le reste qui n'allait pas, qui sans encore le savoir, me pourrissait déjà la vie. Le Viêt-Nam, la Chine, Cuba, le Goulag, tout ça m'empoisonnait la vie, à moi et à des millions.

Mais je dois être un peu casse-bonbons, car je voyais toujours autour de moi, plein de mecs et tant d'autres qui trouvaient ça très bien.

Enfin des temps nouveaux, l'Internationale du bonheur était pour demain ! Tous à Moscou, la nouvelle Cythère ! Des peuples fiers et nationalistes, bien sûr, renversaient les uns après les autres les tyrans capitalistes honnis. Je fermais généralement ma gueule parce que je ne comprenais pas pourquoi tout ça me gonflait passablement. Et les autres étaient tellement persuasifs, c'était la vérité coup de poing dans la gueule, si tu ne disais rien, tu n'y avais pas droit ! Il n'est pas difficile d'être un peu lâche quand tout le monde est d'accord. Ce serait même le contraire, il est facile d'être d'accord quand tout le monde est un peu lâche. Et face à des têtes de crapule, un abruti est toujours d'accord. J'en faisais bien parti, moi aussi, à mon corps défendant, de ces bandes d'abrutis. Abruti sous le poids du nombre, mais pas sous le coup des idées, je tenais à faire la différence.

Je crois que c'est là que j'ai commencé à haïr. Je ne comprenais pas pourquoi je n'étais pas d'accord, c'était quand même le camp du bien, de la justice, de la liberté et de la fin de l'oppression pour tous. Je ne sais pas si j'étais plus lu-

cide, mais je crois bien que j'étais différent. Et pour cause. En fait, je n'étais jamais bien dans un groupe, et j'ai très vite remarqué que c'était souvent le plus bête et le plus abruti qui prenait l'ascendant sur les autres. Parce que toi, mon petit père, tu n'osais pas l'ouvrir et lui dire en face, ferme là, tu nous fais chier et t'es un nul ! C'est peut-être bien ça que j'ai d'abord détesté : rester en retrait pour avoir la paix, et ne pas se frotter à un connard dont j'avais rien à faire et rien à en tirer. Du coup, c'est lui qui allait à faire et à en tirer de moi. Là, il y a vraiment de quoi avoir la haine ! Serait-ce les lâches qui laissent faire le monde contre eux-mêmes ?

La haine qui vous ronge, qui vous bouffe, qui vous empoisonne avait commencée son œuvre en moi. Elle était partout, elle suait de partout et vous giclait à la figure comme un furoncle qu'on crève. Elle venait d'en face, bien sûr, des conquérants du monde nouveau !

La haine, c'était peut-être bien aussi mon père, la haine innocente, incolore et indolore.

*Mort pour la France !* Ca claquait comme le drapeau à la proue du navire. Tu parles, menteurs, mort pour la France, que dalle ! La France en avait rien à foutre, oui ! Tombé au champ d'honneur, ça aussi ça sonnait beau. Officier d'aéronavale mort en service commandé, c'était bien, j'aimais bien, mais j'avais plus de père à aimer !

Eh alors, t'es pas le seul, c'est la guerre, c'est la vie, c'est la mort ! Des millions sont comme toi. C'est sûr, pour moi je trouvais que c'était grave, je crois en fait que c'était des millions de fois plus grave. Une paille !

D'abord, il est même pas mort pour la France, même si c'était marqué sur le contrat.

En Indochine, la France ne maitrisait plus grand' chose, et les Français n'avaient plus trop la niak pour les colonies. Je préfère qu'il soit mort pour les, pour les quoi au juste, les Indochinois, les Tonkinois, les Viet Namiens, qui le sait ? Lui seul le sait. Peu importe, je rêve qu'ils s'aimaient bien, tous là bas, et que peut-être, on pouvait avoir envie de mourir pour une belle histoire, une belle histoire d'amour ! C'est mieux que la haine qui détruit tout. Je crois bien qu'on parle de la même chose, l'amour, la haine, c'est comme le jour et la nuit, il faut les deux pour que ça marche. Comme les médailles, faut deux côtés pour en faire une.

C'est p'tet bien ça aussi qui m'a rendu passif. La haine, ça bouffe beaucoup d'énergie, alors qu'il en faudrait beaucoup pour la combattre. Et je crois qu'objectivement elle est difficile à combattre parce qu'elle est irrationnelle, incohérente, insatiable, insaisissable.

J'ai préféré rester sur la touche, en retrait, regarder la partie et compter les points. Contemplatif actif, il paraît que ça existe ? Observateur narquois ou goguenard de la vie des autres. De toute façon on ne pouvait pas en sortir, la politique était là à vous envahir et vous pourrir la vie, sans vous demander votre avis, la guerre était chez nous froide et glaçante dans une paix de carton pâte.

Pour moi, ça a vraiment commencé en 67, avec les Juifs. Guerre éclair, *Guerre des six jours* !, propre et sans bavure, héroïque comme du Wagner ! Je ne sais pas s'ils apprécieraient la comparaison, mais je m'en fous, c'est l'image qui me vient ! Une bonne branlée aux Arabes, ça ne peut que faire une bonne nouvelle. De toute façon, il n'y a pas eu grand 'chose à faire ou à dire, ko technique en deux rounds,

fin des combats, rentrez chez vous. Hélas, ce n'était pas la fin que l'on croyait, mais le début de ce que l'on n'imaginait pas.

On apprit du Grand Charles, toujours là pour l'ouvrir, qu'ils étaient un peuple *conquérant et dominateur*. L'avenir a jugé, mais je trouvais que la démonstration des Juifs était belle et la leçon était bonne, maintenant on aura la paix. Les Juifs avec un petit air de nazis, à nous montrer les bougnoules comme des sous hommes, c'était marrant, non ! Finalement, ils en avaient appris des choses en Allemagne, ils avaient fait leur formation ?

Très longtemps après, d'autres questions sont venues, tout récemment, un « fou » à levé un lièvre dans ma tête et sur son canapé rouge. Juin 67, la guerre des six jours, la charge héroïque d'un peuple *conquérant et dominateur* !, dénonciation, embargo, plus de mirages.

Un an après, mai 68, mené par un certain *internationaliste* (du peuple élu, en plus, petit canaillou !) qui avait tout l'air d'une marionnette. Bizarre, bizarre, comme dirait l'autre, pas de hasard en politique, surtout quand elle est internationale ; et quand on découvre sur le tard la face caché du lascar qui mange à tous les râteliers. A suivre, question à explorer !

Et maintenant, (presque) tout le monde avait la télé, tous les Français lisaient les journaux, l'information prenait le pouvoir, et se liguaient contre les citoyens. Enfin tout ceux qui avaient l'argent et qui avaient le pouvoir se sont ligués pour avoir encore plus d'argent et encore plus de pouvoir. Il fallait donc brider ces couillons et les enfumer pour en faire un

troupeau docile et bêlant. Bêlant comme on veut et bêlant quand on veut. Et là, ce n'est vraiment plus de l'amour, mais bien de la rage. Seulement voilà, nos petits étudiants merdeux se sont déclenchés tout seuls (tu parles !), comme une crise d'urticaire. S'ils ne savaient pas pourquoi, c'est pas les autres qui pouvaient savoir à leur place. Mais d'autres encore savaient parfaitement ce qu'ils faisaient, tirant les ficelles derrière le rideau.

Waouh !, des conspirateurs, vous croyez ?

Mais, comme votre serviteur, tout le monde est resté passif. Attendons de voir, la fièvre va retomber, ne jouons pas au père fouettard en passant pour des réacs, la guerre des mots, des slogans et des anathèmes était lancée.

Défense d'interdire, CRS/SS, on retombait en classe élémentaire. Il faut toujours faire simple et élémentaire, surtout s'il s'agit d'étudiants encore verts, et déjà à l'époque légèrement abrutis et demeurés. La science du bon docteur Marx était à l'ouvrage depuis un moment.

Ma pomme a eue l'immense privilège, par les hasards de la vie, de ne pas passer dans les griffes de ces braves gens, ce qui explique, je crois, mon côté non formaté. Pas meilleur que les autres, le lascar, mais pas passé au moule de l'université chaîne industrielle, version taylorisme du savoir. Je m'étais intrigué à l'époque d'une frangine qui faisait « socio » à la Sorbonne. C'est quoi, ce truc là, « socio », et ben c'est sociologie, monsieur, et avec en plus, on étudie la philosophie marxiste, c'est pas beau et noble ça ! A la Sorbonne en plus, garanti sur le diplôme. Nos jeunes gens avaient bien sûr en plus la bienveillance de leurs maîtres, on maîtrise !

De quoi s'inquiéter, alors, chers amis, la douce France ronronne en chantant *Santiago, Valparaiso* ! Le gouvernement ne va pas faire le rabat-joie, pour quelques pavés lancés sur des SS, ou quelques arbres tronçonnés sur nos belles avenues printanières. Ça chauffait parfois tellement que les voitures en arrivaient à brûler, mais vu le peu de voitures qu'il y avait encore à l'époque, ce n'était que brouillilles. Tout ce bordel patageait pas mal, c'était la chienlit et rien de plus. Les ouvriers étaient perplexes et peu concernés à se faire commander par des boutonneux, quelques jours à patienter. Dutronc nous ronronne sa berceuse : « *Il est cinq heures, Paris s'éveille, ...les ouvriers sont déprimés, les journaux sont imprimés...* » Dormez bonnes gens !

On attend toujours l'explication et un peu d'histoire sur les événements de mai 68, on n'a pas vu grand-chose de déterminant jusqu'à ce jour.

On pourrait dire que tout s'est bien passé, puisqu'il ne s'est rien passé, un mois après tout rentrait dans l'ordre, le grand Charles reprenait son poste et tout repartait comme avant.

Sauf qu'on a mis un peu de temps à voir que rien ne serait plus jamais comme avant, sans savoir comment, pourquoi et par qui ? Nos trois petits merdeux, s'étaient courageusement mis au vert, faute de compétences ou de quelque talent, la politique reprenait sa place plus fort que jamais, mai surtout plus différente que toujours.

Qui pourrait m'expliquer avant c'était bien, et maintenant c'est la merde ? Ben, dans le genre café du commerce, com-